

**LE PARADIGME ÉTHIQUE DANS L'UNIVERS
PHILOSOPHIQUE DE CHARLES ROBERT DIMI**

André Liboire TSALA MBANI*

INTRODUCTION

Aristote¹ définissait l'éthique comme la quête du souverain Bien, celui-là qui doit être recherché pour lui-même et non pour un quelconque intérêt qui lui soit étranger. Cette quête s'appuie sur des piliers axiologiques qui, tous, convergent vers l'accomplissement du Bien, en l'occurrence la Justice, la Vérité, la Tempérance, la Prudence, etc. Ainsi comprise, l'éthique est une dimension de l'activité philosophique qui dote l'homme d'une armature axiologique, canonique et principielle lui permettant de s'émanciper des miasmes et pesanteurs empiriques, biophysiques et donc instinctuels, pour aller à la rencontre de son humanité spirituelle. La perspective téléologique étant l'épanouissement à la fois individuel et, surtout, collectif du fait de l'harmonie interpersonnelle et du bonheur qu'elle procure.

De ce point de vue, Charles Robert Dimi pense que les tout premiers balbutiements de la réflexion éthique sont à chercher dans la posture philosophique de Socrate². Celui-ci, constatant la déliquescence

* Université de Dschang, Cameroun

¹ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, trad. Richard Bodéüs, Paris, Flammarion, 2004.

² Platon, *Apologie de Socrate*, trad. Victor Cousin (1822), Paris, E.J.L., 2004. L'éthique, dans l'acception aristotélicienne classique, est quasiment synonyme de la morale au sens socratique du terme. C'est le postmodernisme, dont Nietzsche est le pionnier, qui a introduit une différenciation entre l'éthique et la morale, dans laquelle

morale de la cité athénienne, laquelle fut en proie à des pseudo-valeurs telles que l'injustice, le culte des biens matériels, la corruption, le mensonge, l'imprudence, la méchanceté, l'impiété, etc., entreprit d' « extirper le mal à la racine en faisant triompher la vérité et la vertu³ ». Socrate est, en effet, convaincu de la bienfaisance de la philosophie dont l'éthique en est une composante essentielle ; il la conçoit, d'après Dimi, comme une « activité vitale/existentielle qui fait accéder l'âme au royaume de l'éternité⁴ », celui des valeurs immuables, notamment la vérité et la justice dont la vocation est d'accomplir le bien.

Charles Robert Dimi, en attribuant la paternité de l'initiative éthique au « père de la philosophie », à savoir Socrate, semble insinuer, avec raison du reste, la consubstantialité de l'éthique à la philosophie. Voilà pourquoi, fort de ce principe, la catégorie éthique va irradier quasiment tout l'univers philosophique de ce penseur, laquelle confère une unité et une cohérence certaines à la pluralité thématique de son œuvre : des enjeux de la réforme pédagogique dans le contexte africain à la mondialisation, en passant par l'épineuse question du développement du continent africain, ou encore celle des enjeux de la réflexion philosophique.

Ainsi, l'arrimage de la pensée de ce philosophe camerounais à l'éthique et donc à l'essence même de la philosophie, le met en phase avec les Anciens grecs, pionniers de l'activité philosophante théorisée et systématisée. D'ailleurs, une philosophie peut-elle avoir du sens et de la pertinence si elle ne s'adosse pas à des valeurs éthiques, qui élèvent l'âme humaine à la lisière du royaume divin, surtout quand on sait que la philosophie est un vaste projet d'accomplissement de l'homme ?

nous ne nous reconnaissons nullement. Voilà pourquoi nous les utiliserons indifféremment dans cette réflexion.

³ Dimi, Charles Robert, « La philosophie aux frontières de l'humain et du divin : une lecture intrastructurale de l'*Apologie de Socrate* », in *Nkà, Revue interdisciplinaire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang*, n°9/10, 2011, p.122.

⁴ *Ibid.*, p.125.

1. POUR UNE ÉTHICISATION DE LA PHILOSOPHIE EN PROIE AU SCIENTISME

Charles Robert Dimi fait le constat amer de la fascination de certains philosophes pour la rigueur de la méthode scientifique au point d'aliéner l'une des composantes essentielles de la philosophie, à savoir la réflexion sur l'être. De Platon à Hegel, en passant par Descartes, l'on observe la même inclination scientiste.

Platon est le premier philosophe à être subjugué par le rigorisme méthodologique de la science. Voilà pourquoi il mit sur pied la méthode dialectique dont le dessein est, d'après Dimi, d'« imprimer un caractère à la fois contemplatif et structural à la philosophie... la contemplation des Idées éternelles devait permettre au philosophe de structurer rationnellement le monde⁵ ». Noble et exaltante tâche que le politique avait été incapable d'accomplir. Mais la philosophie avait-elle finalement atteint cet objectif de scientification idéelle de l'ordre mondial, ainsi que Platon l'avait envisagé?

Pour Descartes, comme le souligne Charles Robert Dimi, le projet de structuration du monde par les philosophes est jusque-là resté un « vœu pieux », du fait des querelles byzantines qui ont jalonné l'histoire de la pensée philosophique. Aucun sujet, aucune thématique en effet n'a été en mesure d'accorder les points de vue des philosophes, animés qu'ils sont par un esprit critique plutôt destructeur, ravageur et disharmonieux. Au regard de la forte propension de la philosophie à la spéculation, sans emprise notoire sur le réel, Descartes affirme qu'il n'est pas suffisant « d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien⁶ ». En clair, l'activité philosophique, parce que encline à la conjecture ou à la spéculation, et donc inapte à la praxis, s'avère superflète. Car elle n'apporte aucune valeur ajoutée à la condition humaine. Aussi Descartes se résolut-il à mettre sur pied une méthode

⁵ Dimi, Charles Robert, « La philosophie, un pis-aller ? », in *Syllabus, Revue Scientifique Interdisciplinaire de l'Ecole Normale Supérieure*, Série Lettres et Sciences Humaines, Volume I, N°2, 1989, p.67.

⁶ Descartes, René, *Discours de la méthode*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p.99.

non seulement pour accomplir la raison humaine, mais aussi et surtout pour booster la recherche scientifique, gage de la transformation du monde et, par voie de conséquence, de la réalisation optimale de l'humanité.

Au regard des approches platonicienne et cartésienne de la philosophie, Charles Robert Dimi note une attitude complexuelle qui consiste à penser que la philosophie n'est qu'un simple « savoir qui doit être doublé d'un pouvoir⁷ », notamment celui de transformer le monde. Plus tard, Hegel va se révéler encore plus complexé que ses devanciers, puisqu'il estime que la philosophie ne remplit même pas encore toutes les conditionnalités pour être considérée comme un savoir. Pour l'être, elle devrait d'abord se muer en science, une science qui soit à même de cerner la vérité dans son essence : « la vraie figure dans laquelle la vérité existe ne peut être que le système scientifique de cette vérité. Collaborer à cette tâche, approcher la philosophie de la forme de la science – ce but atteint, elle pourra déposer son nom d'amour du savoir pour être savoir effectivement réel⁸ ».

Pour Charles Robert Dimi, cette réflexion hégélienne correspond à l'une de ses convictions les plus tenaces, à savoir que la philosophie est la manifestation la plus haute, la plus somptueuse et la plus prestigieuse de l'esprit humain. La coïncidence de l'humanité avec elle-même passe inextricablement par elle. Car c'est elle, écrit Descartes, « qui nous distingue des plus sauvages et barbares, et que chaque nation est d'autant plus civilisée que les hommes y philosophent mieux : et ainsi que c'est le plus grand bien qui puisse être dans un État, que d'avoir de vrais philosophes⁹ ».

À cet éloge complexé de la philosophie va succéder le pessimisme kantien, qui sonne comme un coup de grâce administré à la philosophie. En effet, souligne Charles Robert Dimi, Emmanuel Kant est le premier philosophe dans l'histoire des idées, qui aura mis à nu les limites et

⁷ Dimi, Charles Robert, « La philosophie, un pis-aller ? », *op. cit.*, p.67.

⁸ Hegel, cité par Dimi, *ibid.*, p.67-68.

⁹ Descartes, René, *Œuvres, Les Principes*, IX, 2, Paris, J. Vrin, 1971, p.3.

l'impuissance de la philosophie quant à la saisie de la vérité dans son essence. Le penseur allemand explique la causalité du pugilat théorico-conceptuel auquel se livrent les philosophes par l'incapacité de la philosophie à pouvoir accéder à la connaissance objective et donc scientifique, à l'instar de la mathématique ou de la physique. La métaphysique est l'incarnation même de cette incapacité et de cette fragilité de la raison philosophante, c'est-à-dire la « raison pure », « accablée de questions qu'elle ne saurait éviter, car elles lui sont imposées par sa nature même, mais auxquelles elle ne peut répondre, parce qu'elles dépassent totalement le pouvoir de la raison humaine¹⁰ ».

Au vu de la fascination empreinte de complexe et de pessimisme, voire de défaitisme affichés par des philosophes vis-à-vis de la rigueur démonstrative et expérimentale qui est celle de la méthode scientifique, Charles Robert Dimi pense que l'opinion publique est tout à fait fondée à tourner en dérision l'activité philosophique et à la frapper de futilité. Car la philosophie est prise en flagrant délit d'infidélité par rapport à son essence et à sa fonctionnalité sociale. « Si, aujourd'hui, la philosophie est considérée comme un pis-aller, écrit Dimi, c'est moins la faute de la science et de la technique que de la philosophie elle-même. En effet, en cherchant à ne plus être un discours sur l'être, la philosophie entend, dans un premier temps, devenir une science. Ce qui donne libre cours au scientisme en tant qu'engouement pour la science. Il signifie plutôt l'idéologisation de la science dans un but de domination. Celle-ci se traduit par l'inféodation de la philosophie à la science¹¹ ».

C'est cette inféodation de la philosophie à la science qui prête le flanc à l'attitude dédaigneuse et ignominieuse qui est celle du commun des mortels à l'encontre de la philosophie. Voilà pourquoi Dimi prône ce qu'on pourrait appeler une éthique de la loyauté à l'ontologie de la philosophie, qui se décline en termes de dévoilement du sens et de la causalité de l'être, certes, mais aussi en termes de régulation de l'activité

¹⁰ Kant, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Traduction de A. Tremesaygues et B. Pacaud, P.U.F., 1980, p.6.

¹¹ Dimi, Charles Robert, « La philosophie, un pis-aller ? », *op. cit.*, 70.

scientifique et technique. Au lieu de chercher à intégrer les critères méthodologiques de la science, au risque de perdre son essence et sa vocation, la philosophie devrait se borner à exercer l'une de ses fonctions exaltantes et passionnantes, à savoir celle de régulatrice du devenir des sciences et des techniques. Faute de quoi, elle s'expose à l'aliénation et à la perte.

Cependant, la dynamique éthique dimienne ne s'arrête pas à l'éthicisation de la philosophie de l'intérieur, elle s'attaque aussi à l'épineuse question du développement du continent africain.

2. ÉTHIQUE ET DÉVELOPPEMENT DU MONDE NÉGRO-AFRICAIN

Charles Robert Dimi déplore le fait qu'en Afrique noire la misère matérielle aille de pair avec le délitement éthique ou moral. Cet état de choses semble donner raison à Karl Marx qui pensait que dans la dialectique de la matière et de la conscience, c'est celle-là qui détermine celle-ci. Marx soutenait, en effet, que c'est la base matérielle et sociale, c'est-à-dire la condition matérielle et sociale d'un individu qui détermine sa superstructure idéologique, c'est-à-dire sa conscience ou son esprit. Mais, il y a un danger qui est blotti derrière ce dogme philosophique marxien, et que débusque fort heureusement Dimi, à savoir celui de croire à l'automatisme opérationnelle de cette formule philosophique. Voilà pourquoi il met en garde contre cette méprise : « Il serait illusoire de la considérer comme une logique de type mécaniste qui pose le changement des superstructures comme résultant automatiquement de la transformation de la base matérielle et sociale¹² ». Autrement dit, il faut se garder de penser que l'éthique ou la morale ne peut prospérer que dans un contexte où les conditions matérielles sont favorables. Ce qui reviendrait alors à dire que le développement matériel individuel ou collectif peut se faire par-delà le bien et le mal, c'est-à-dire sans un référentiel axiologique, principiel ou canonique, comme le soutient Karl

¹² Dimi, Charles Robert, « Morale et développement », in *Syllabus, Revue Scientifique Interdisciplinaire de l'Ecole Normale Supérieure*, Vol.I, N°3, 1991, p.79.

Marx. Ce dernier pense, en effet, que la morale est une arme idéologique aux mains des bourgeois dans l'optique de voiler le réel, qui se décline en termes de domination et d'exploitation des prolétaires par les capitalistes.

Mais ce matérialisme inhibiteur de la morale ou de l'éthique préconisé par Karl Marx ne rend pas compte de l'essence de celle-ci. Mieux, elle correspond à un dévoiement de la définition même de la morale ou de l'éthique, qui se résume, d'après Charles Robert Dimi, à « l'ensemble des principes de jugements et de conduites qui s'imposent à la conscience individuelle ou collective comme fondés sur les impératifs du bien¹³ ». C'est dire que les règles éthiques ou morales sont fondées sur la valeur du bien, laquelle constitue un principe idéal et non empirique auquel doivent se référer les membres d'une communauté politique pour fonder leur jugement et guider leur conduite. De ce point de vue, la censure de la morale ou de l'éthique correspond, aux yeux de Dimi, à l'abolition pure et simple de toutes valeurs, et à la promotion d'un matérialisme plutôt déshumanisant.

La logique mécaniste marxienne, qui consiste à penser que le développement matériel du monde négro-africain induirait fatalement la fin de sa misère morale ou éthique, est une grosse utopie au sens du penseur camerounais. Car c'est un environnement moral ou éthique optimal qui rend possible le développement matériel. En d'autres termes, c'est le développement qualitatif, c'est-à-dire celui de l'être qui conditionne le développement quantitatif, celui de l'avoir en l'occurrence, pour parler comme Ebénézer Njoh-Mouelle¹⁴. En fait, c'est lorsqu'une société a une conscience imbue des valeurs morales ou éthiques, parmi lesquelles le bien, la justice ou l'intérêt général, qu'elle peut impulser le développement quantitatif. Voilà pourquoi Dimi conçoit le développement du peuple négro-africain comme un « accroissement sous l'égide des hommes, des forces productives par l'acquisition de nouveaux moyens de production ou de nouvelles techniques. Il s'agit

¹³ *Id., ibid.*

¹⁴ Njoh-Mouelle, Ebénézer, *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, Clé, 1975.

d'une transformation quantitative et qualitative de la base matérielle et économique de la société négro-africaine¹⁵ ».

Dans le contexte africain en effet, plus que dans tout autre, il est nécessaire de mettre un point d'honneur sur la promotion de la morale ou de l'éthique dans la lutte contre le sous-développement. Car l'Afrique regorge de ressources naturelles incommensurables qu'il convient simplement de transformer à l'échelle industrielle à l'effet d'un épanouissement matériel collectif. Pour cela, la condition *sine qua non* réside dans la réforme mentale de ses dirigeants, qui sont plus enclins à servir leurs intérêts basement égoïstes, qu'à servir l'intérêt général, à travers des contrats léonins qu'ils paraphent avec leurs complices d'Occident pour l'exploitation du sol et du sous-sol africains. De ce point de vue, si le continent africain aspire à l'émergence, il convient d'admettre avec Fromm que « la nature des êtres humains doit changer et ce n'est qu'alors qu'une société vraiment humaine pourra être construite¹⁶ ».

Le référentiel moral ou éthique, avec son arsenal axiologique, humanise l'action de l'homme, en la frappant du sceau de la rationalité et de l'universalité. Ainsi, l'absence de toute conscience morale ou éthique impacte négativement sur la praxis humaine en la rendant défectueuse, impétueuse et lacunaire. Dans ce contexte, écrit le spécialiste de Karl Marx,

[...] chaque individu devient un danger non seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même. Il s'ensuit que la société se détruit elle-même, étant donné que la réalisation et la valorisation de soi, au sein d'un réseau de rapports dans lesquels chacun entre avec les autres pour produire sa vie, ses moyens d'existence matériels, sont désormais impossibles¹⁷.

Si la production de la vie matérielle est une condition nécessaire pour que les négro-africains puissent s'émanciper de l'animalité dans toute sa protubérance et sa précarité, elle reste cependant insuffisante

¹⁵ Dimi, Charles Robert, « Morale et développement », *op.cit.*, p.80.

¹⁶ Fromm, E., cité par Charles Robert Dimi, *ibid.*

¹⁷ *Id.*, *ibid.*

pour leur humanisation optimale. Celle-ci passe, entre autres, d'après Charles Robert Dimi, par la réforme de la pédagogie négro-africaine.

3. LA PÉDAGOGIE NÉGRO-AFRICAINE SOUS LE PRISME ÉTHIQUE DE CHARLES ROBERT DIMI

Étymologiquement, la pédagogie se définit comme la science de l'éducation ou de l'enseignement des enfants. Ainsi comprise, la pédagogie correspond à un art, celui de la formation intellectuelle des apprenants. Cette formation intellectuelle consiste-t-elle à bourrer la tête des apprenants des connaissances toutes faites, stéréotypées, sclérosées et standardisées, lesquelles doivent être récitées sans forcément être comprises, ou alors à leur apprendre à réfléchir par eux-mêmes, de manière à pouvoir prendre conceptuellement en charge les problèmes existentiels qui sont ceux de leur environnement? Voilà la substance de la problématique pour le moins pertinente que pose Charles Robert Dimi au sujet de l'éducation des jeunes négro-africains, et par rapport à laquelle il prend une position qui ne souffre d'aucune ambiguïté : le psittacisme que nous avons hérité des structures scolaires à nous imposées par l'administration coloniale s'avère inopérante, car il a pour vocation de former des élèves qui ont une « tête bien pleine », pour reprendre la terminologie de Montaigne. Pour remédier à cela, les négro-africains doivent résolument tourner le dos à cette pédagogie qui, en réalité, n'en est pas une, ainsi que le reconnaît Jules Ferry, figure représentative de l'administration coloniale française : « l'essentiel de nos programmes n'est pas une affaire de pédagogie ; l'élève est un moyen de politique indigène¹⁸ ».

En clair, l'élève en Afrique noire francophone, n'est qu'un instrument au service de l'implémentation de la politique indigène, celle qui consiste à détourner les Africains à toute ouverture à l'esprit critique susceptible de favoriser une quelconque remise en cause de l'ordre colonial établi, lequel se résume à maintenir les Africains dans la misère

¹⁸ Cité par Charles Robert Dimi, « Pensées et penser », in *Syllabus. Publications de l'E.N.S.*, Volume I – N°1, 1985, p.5.

à la fois intellectuelle et matérielle la plus abjecte, et donc à retarder le plus longtemps possible leur accès au développement et à la modernité, sans que ceux-ci ne puissent s'en émouvoir le moins du monde.

Le problème ainsi mis en lumière par Charles Robert Dimi montre à souhait que la problématique de la réforme de la philosophie pédagogique en Afrique noire est d'une importance capitale, voire vitale, eu égard à son aspiration légitime à l'émergence. À cet égard, le philosophe camerounais pense que toute l'intelligentsia africaine devrait se mobiliser pour la cause :

[...] politiques, sociologues, philosophes, etc., doivent avoir pour souci majeur, ici, de tâcher de sortir la jeunesse négro-africaine du ghetto spirituel dans lequel le colonialisme l'a confinée. Mais toujours est-il que c'est au pédagogue qu'il incombe au premier chef de le faire, puisqu'il s'agit bel et bien d' « une affaire pédagogique », en tant que cette dernière est, par définition, la science de l'éducation des enfants ou méthode d'enseignement¹⁹.

Toutefois, en dépit du rôle avant-gardiste qui est celui du pédagogue dans la réforme pédagogique souhaitée, Dimi estime que le philosophe, en tant qu' « il pense comment penser, a pour rôle d'éclairer le pédagogue²⁰ ». La tâche qui lui incombe consiste non pas à élaborer une méthode ou une approche pédagogique précise, mais plutôt à mettre sur pied un « discours de la méthode », selon l'expression bien célèbre de René Descartes. Autrement dit, « il s'agit de tracer à l'élève négro-africain une voie, qui lui permette, selon Descartes, de « bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences », c'est-à-dire de lui montrer « comment s'orienter dans la pensée »²¹ ».

Cette vision pédagogique présente l'avantage de donner à l'éducateur ou au maître un référentiel paradigmatique en termes d'attitude intellectuelle à adopter vis-à-vis de l'élève ou de l'apprenant ; celle-ci consiste à considérer l'élève non pas comme une machine à réciter, ressasser et à restituer servilement les connaissances apprises du

¹⁹ *Id., ibid.*, p.5-6.

²⁰ *Id., ibid.*, p.6.

²¹ *Id., ibid.*

maître, mais plutôt comme un producteur de connaissances en herbe, puisqu'il aura appris les mécanismes de leur production puisqu'il aura appris à conduire la raison dans leur production. Le bon sens étant, ainsi que nous le savons de Descartes, « la chose du monde la mieux partagée [...] cela témoigne que la puissance de bien juger, de distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes²² ».

La condamnation par Descartes de la discrimination en ce qui concerne la raison ne dispense cependant pas celui-ci à penser qu'il y ait des différences quant à la bonne conduite de la raison. Selon le penseur français en effet, le fait que nous ayons des opinions différentes, voire divergentes ne témoigne point de ce que les uns soient plus raisonnables que d'autres ; cela témoigne simplement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies. La différence réside donc dans la manière d'appliquer et d'implémenter les canons de la raison.

Cette réflexion cartésienne présente, d'après Charles Robert Dimi, une portée pédagogique de première importance, car elle nous invite à nous rendre à l'évidence que l'éducateur ne peut mériter son statut que s'il prend le soin de s'éduquer lui-même en permanence, avant de songer à éduquer les autres, c'est-à-dire les apprenants. L'éducateur doit donc s'appréhender comme un apprenant en continue : cela pourrait s'appeler l'éthique pédagogique.

Il existe certes une antériorité des pensées, c'est-à-dire des connaissances figées ou solidifiées dans toute éducation. Jean Paul Sartre²³ les désignait d'ailleurs, avec le génie de la formule qu'on lui connaît, par le concept de « raison constituée », pour traduire le caractère stéréotypé et dogmatique de ces connaissances. Mais celles-ci doivent être appréhendées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une matière première ou un sous-bassement pour le « savoir constituant ». C'est dire que le savoir constitué n'est qu'une matrice qui a vocation à être transformée par l'apprenant en savoir constituant. « Il ne peut y avoir de

²² Descartes, René, *Discours de la méthode*, op.cit., p.31.

²³ Sartre, Jean Paul, *Critique de la Raison Dialectique*, Paris, Gallimard, 1972.

pensée sans pensées, souligne Charles Robert Dimi, car l'acte de penser est une activité de l'esprit qui consiste à liquéfier les connaissances solidifiées et figées²⁴ ».

On le voit, la réforme de la philosophie pédagogique présente un enjeu de taille pour le développement qualitatif et quantitatif du peuple noir. Il en va de même pour le phénomène de la mondialisation dont la gouvernance nécessite, d'après Dimi, d'être régulée et humanisée en vue de l'insertion harmonieuse des pays africains dans le giron des pays dits émergents.

4. CHARLES ROBERT DIMI ET L'ÉTHIQUE DE LA GOUVERNANCE INTERNATIONALE

Charles Robert Dimi fait le constat suivant selon lequel le phénomène de la mondialisation, tel qu'il se déploie sous nos yeux, correspond à une « dérégulation du capitalisme mondial²⁵ », c'est-à-dire à un capitalisme « new look » qui fonctionne par-delà le bien et le mal, puisqu'il ignore toute régulation étatique, éthique ou culturelle. Il s'agit, en effet, d'un capitalisme international qui s'est émancipé du carcan étatique dans lequel il était cloîtré depuis le XIX^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, pour aller à la conquête des parts de marché à travers le monde, sans entraves juridique et réglementaire émanant du politique.

Le capitalisme international encore appelé néolibéralisme débouche, d'après Dimi, sur la fragmentation du monde en deux classes qui se regardent en chiens de faïence : celle des pauvres et celle des riches. La particularité du rapport entre ces deux classes, c'est qu'elles sont sans rapport humainement parlant, tout en demeurant, paradoxalement, économiquement interdépendants : « il n'y a que le commerce, martèle Dimi, qui rassemble ces fragments qui entrent dans

²⁴ Dimi, Charles Robert, *Pensées et penser, op.cit.*, p.7.

²⁵ Dimi, Charles Robert, « Mondialisation et « gouvernance » du village planétaire », in *La philosophie et les interprétations de la mondialisation en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.376.

un rapport objectif d'interdépendance²⁶ ». Mais il s'agit à la vérité d'un rapport de domination et d'exploitation des pauvres par les riches à l'échelle planétaire, de sorte que le néolibéralisme démantèle les frontières nationales et locales, ce qui le rend radicalement incompatible et antipathique à toute forme de régulation et de réglementation de l'économie mondiale. Par ailleurs, « toute médiation est exclue entre les multinationales/transnationales et le marché, entre le commerçant et l'acheteur, entre le producteur et le consommateur, puisqu'il n'y a plus de démarcations nationales. C'est que la grande finance a lié les mains aux États, notamment ceux du Sud et ce, grâce aux technologies de l'information et de la communication²⁷ ».

Ainsi, l'anarcho-capitalisme entretenu par l'actionnariat privé international, prend en otage les États du Sud en leur imposant la logique du tout marchandise qui n'épargne pas même un domaine qui, jusque-là, était au-dessus de tout soupçon, à savoir la vie. En effet, on assiste aujourd'hui dans ces États à une généralisation du rapport vente-achat, de sorte que les États en question sont visiblement dépassés par les événements, puisque « incapables de contrôler quoi que ce soit²⁸ ». Ce triomphe de l'échange transnational tous azimuts est favorisé par les autoroutes de l'information et de la communication. Aussi, par exemple, des patients occidentaux nantis et présentant des pathologies rénales sévères peuvent-ils s'acheter, via Internet, des reins encore performants en Inde auprès de personnes démunies, à l'insu des gouvernants. On comprend alors que Dimi puisse s'indigner de ce que la mondialisation ait « détruit les États-nations, elle fait régner l'anarchie marchande et, par conséquent, détruit les politiques internationales des États. Il devient un non-sens que de parler d'une gouvernance internationale. Le politique, à l'heure de la mondialisation, ne saurait plus être une instance

²⁶ *Id., ibid.*

²⁷ *Id., ibid.*

²⁸ *Id., ibid.*

autonome ; il se confond invariablement avec l'économique qui est un absolu²⁹ ».

La chute du mur de Berlin et la conférence de la Baule qui mit un terme au totalitarisme en vigueur en Afrique, érigent la démocratie en panacée pour juguler la pauvreté et la misère qui sont le lot de cette partie du monde. Mais peut-on parler de démocratie dans un contexte où le social est littéralement laminé et déconstruit ?, se demande Charles Robert Dimi.

Tout laisse croire, écrit-il, que la démocratie est elle-même atteinte dans son principe, puisque aucun peuple ne peut plus imposer, même à travers les élections, des décisions politiques à son gouvernement. Les transnationales dictent leur volonté aux différents gouvernements³⁰ ».

En Afrique noire, cette prise en otage des États par les transnationales se traduit depuis les années quatre-vingt-dix, par l'imposition de contrats léonins qui, eux-mêmes, se traduisent par la braderie des entreprises relevant du porte-feuille de l'État et l'irrespect des cahiers de charges prescrits pour leur fonctionnement optimal. Toutes choses qui hypothèquent sérieusement le décollage économique des pays africains au sud du Sahara.

C'est cette jungle économique planétaire et cette apothéose du marché qui amènent le philosophe camerounais à proposer une refonte totale des institutions internationales, à l'effet de freiner l'élan vers le pire impulsé par les transnationales et orienter ainsi la gouvernance internationale et la mondialisation dans le sens de l'homme en tant que réceptacle de la « convergence des transformations économiques et technologiques en cours³¹ ».

La régulation de la mondialisation qui passe par la mutation du village planétaire en communauté politique, devra, d'après Dimi, être pilotée par des technocrates dépositaires s'il en fût de la science. La téléologie du principe de régulation de la mondialisation, c'est

²⁹ *Id., ibid.*, p.377.

³⁰ *Id., ibid.*

³¹ *Id., ibid.*, p.376.

l'avènement d'un « monde proprement humain³² », c'est-à-dire un monde à visage humain, et non pas un monde embrigadé par l'économique : voilà le sens que le philosophe camerounais donne à l'éthique de la gouvernance internationale.

CONCLUSION

L'éthique, tout le monde en parle aujourd'hui comme pour la ressusciter au regard de notre contemporanéité néolibérale spirituellement blasée, tant il est vrai que parler d'une chose avec récurrence, c'est la preuve que cette chose n'existe pas et qu'on éprouve une certaine nostalgie d'elle. Mais combien sommes-nous à connaître la signification exacte de cette notion ? Combien sommes-nous à savoir qu'elle est consubstantielle à la raison philosophante ?

En tout cas, la notion d'éthique partage l'essence de la philosophie, puisqu'elle a été forgée sous la plume d'un philosophe de l'Antiquité grecque du nom d'Aristote, même si, on l'a vu avec Charles Robert Dimi, l'antériorité filiale de ce concept en termes de paternité est incarnée par la personne de Socrate. Dimi semble l'avoir compris, voilà pourquoi il a choisi d'appartenir à l'école de Socrate, laquelle accorde une place de choix à la morale ou à l'éthique dans l'activité philosophique. En effet, Socrate pensait profondément que la morale ou l'éthique était irremplaçable pour l'accomplissement de l'être humain. L'accomplissement de ce dernier réside, d'après lui, non pas dans l'accumulation frénétique des biens matériels, qui sont par essence éphémères et fugaces, mais plutôt dans la quête des valeurs éternelles et immuables, à savoir les valeurs morales et spirituelles, dont le mérite est d'élever l'âme humaine à la lisière du royaume divin. C'est précisément à cet exercice d'élévation de l'âme vers les cîmes du savoir immuable que se livre Charles Robert Dimi dans la panoplie des thématiques philosophiques qu'il aborde. Ainsi, le penseur camerounais semble avoir la pleine conscience de ce que la philosophie est un vaste projet

³² *Id., ibid.*, p.381.

millénaire d'humanisation de l'homme, dont la conditionnalité granitique en termes de réalisation, est l'arrimage au paradigme éthique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, trad. Richard Bodéüs, Paris, Flammarion, 2004.

DESCARTES, R., *Discours de la méthode*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.

- *Œuvres*, Les Principes, IX, 2, Paris, J.Vrin, 1971.

DIMI, C.R., « Pensées et penser », in *Syllabus*. Publication de l'E.N.S., Volume I, N°1, 1985.

- « Morale et développement », in *Syllabus, Revue Scientifique Interdisciplinaire de l'Ecole Normale Supérieure*, Vol. I, N°1, 1985.

- « La philosophie, un pis-aller ? », in *Syllabus, Revue Scientifique Interdisciplinaire de l'Ecole Normale Supérieure*, Série Lettes et Sciences Humaines, Volume I, N°2, 1989.

- « Mondialisation et 'Gouvernance' du village planétaire », in *La philosophie et les interprétations de la mondialisation en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2009.

- « La philosophie aux frontières de l'humain et du divin : une lecture intrastructurale de l'Apologie de Socrate », in *Nkà*, revue interdisciplinaire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang, N°9/10, 2011.

KANT, E., *Critique de la raison pure*, Trad. A. Tremsayques et B. Pacaud, Paris, P.U.F., 1980.

Platon, *Apologie de Socrate*, Trad. Victor Cousin (1822), Paris, E.J.L., 2004.

NJOH-MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, Clé, 1975.

SARTRE, J.P., *Critique de la Raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1972.